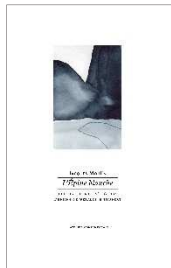


**Jacques MOULIN** – Jacques Moulin, né en Haute-Normandie en 1949, vit à Besançon où il co-anime « Les Poètes du jeudi ». Il a publié plusieurs livres de poèmes, notamment : *Valleuse* (Cadex, 1999), *Arènes 42* (Cadex, 2000), *La mer est en nuit blanche* (Empreintes, 2001), *Escorter la mer* (Empreintes, 2005), *Archives d'îles* (L'Arbre à Paroles, 2010), *Entre les arbres* (Empreintes, 2012), *À vol d'oiseaux* (L'Atelier contemporain, 2013). Des textes pour livres d'artiste accompagnent des gravures de François Ravel : *Façades* (1997), *Marques* (2000), *Mélèzes* (2004), *Sonorités* (2007). D'autres textes entrent en écho avec différentes pratiques d'artistes (dessins, peintures, photographies) : *Une échappée de poireaux* avec Évelyne Debeire (Tarabuste, 2006), *Penche-toi* avec Charles Belle et François Royet (Joca Seria, 2006), *Arbres d'hiver* avec Charles Belle (La Maison Chauffante, 2008), *Reconnaissance de la rivière* avec Jean-Louis Elzéard (Analogues, 2009), *Oublie* avec Véronique Dietrich (La Maison Chauffante, 2009).

[Bio-bibliographie parue dans *Lettres comtoises* n° 8, décembre 2013]

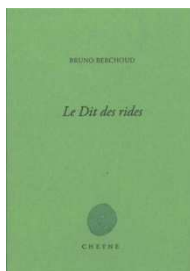
---

Jacques MOULIN, *L'Épine blanche*, Strasbourg, L'Atelier contemporain, 2018, 111 p., 20 € [n° 14].  
Bruno BERCHOUD, *Le Dit des rides*, Devesset (07), Cheyne éditeur, 2018, 78 p., 17 €.



La mère, la mère, toujours recommencée ! Les souvenirs de nos mères, disparues ou très âgées, nous reviennent en marée haute. C'est presque tous les jours que nous y pensons. Et c'est ainsi, de ces pensées filiales et affiliées, que Jacques Moulin et Bruno Berchoud ont fait dernièrement, chacun à sa manière, un livre de poésie, d'une poésie très personnelle, riche en détails et émouvante.

*L'Épine blanche* n'élabore pas d'argument ni ne raconte d'histoire. Son principe structurel se trouve plutôt dans les mots mêmes, leurs suggestions, leurs ressemblances, l'homophonie surtout de mère/mer, pour une mère qui vivait tout près de la mer. « La mère remonte. Fragile sur les sables et les galets. Assise sur un banc souffle court. » Les pages y font contraste : une page presque blanche comportant seulement quatre ou cinq vers fait face à une autre remplie de prose poétique, une prose saccadée, aux mouvements circulaires, où le fils égrène ses activités de deuil et de souvenir. Et l'épine blanche ? Elle symbolise, ai-je compris, à la fois la dame et le deuil.



Les pages du *Dit des rides* se consacrent chacune à un souvenir précis, qui prend souvent son point de départ dans une expression de tous les jours. « Non, ma mère, tu ne monteras plus sur l'escabeau. » « Comme disait ton père. » « Comme les vieux. » « Cela ne se fait pas. » Et puis, trois ou quatre courts paragraphes en prose font l'élaboration nécessaire. De la prose, des expressions de tous les jours, est-ce tout de même de la poésie ? Je dirais que oui. Il y a des raccourcis, quelques obscurités, et comme chez l'autre, les mots peuvent se lier par leurs suggestions ou ressemblances. « Scène de ménagerie – repas de fête en magasin de porcelaine père dans le rôle de l'éléphant prendra son air de rien. » Et au fil des moments décrits, tout un petit monde s'esquisse, celui de gens modestes qui ont connu la guerre, qui ne font pas de voyages (cette mère-là ne connaît pas la mer), qui n'assistent jamais aux concerts, de femmes qui ne conduisent pas, qui vont à l'église, qui ne disent jamais de gros mots. C'est tendre, touchant, respectueux.

David Ball